

actuel de l'Assemblée, de la chrétienté, se produirait. Ce dont l'apôtre est si jaloux, c'est de la doctrine, Jean de même. Il ne s'agit pas réellement de la discipline d'une église, mais du fait qu'on appuie et sanctionne les blasphèmes. Mais, je le répète, si un troupeau admettait sciemment les blasphémateurs, recevriez-vous les personnes qui le font et resteriez-vous dans ce troupeau? Ce n'est pas toutefois la grande question. Je pense à l'Église, en agissant, ou plutôt à Christ, et dans votre dernière lettre vous confondez cela avec une église, ce qui m'afflige un peu. Mais ma confiance est dans le Seigneur. Je ne crois pas qu'en principe je me sépare d'un troupeau dont vous ne vous sépareriez pas. Je ne puis croire que vous iriez dans une réunion où l'on reçoit des blasphémateurs, et c'est ce que je n'ai pas voulu faire. Si l'on se rend solidaire de ce système, peu importe que l'on demeure à Bristol ou au Kamtchatka. Mais je ne comprends nullement comment vous confondez les troupeaux avec 2 Tim. 2. Mon principe scripturaire est simple: Celui qui reçoit les personnes qui n'apportent pas la saine doctrine quant à Christ participe à leurs mauvaises œuvres. Or les chrétiens ne doivent pas les recevoir dans cet état de péché. Maintenant Béthesda et ce parti les reçoivent; ils sont donc dans le même état de péché et on ne doit pas les recevoir. Au reste la doctrine elle-même se propage largement par leur moyen; ils l'acceptent, et les conséquences les plus funestes en découlent. Je crois vous avoir dit ce que M. Bonar publie; il dit que Christ était tellement envisagé comme lépreux qu'il ne lui était pas permis d'entrer dans les lieux saints, ni de coucher à Jérusalem. Paix vous soit.

Letters of JND, Vol. 3, p. 76 <53064E>

1880. à E. Wooten. Je crois que Dieu clarifie doucement le chemin. Dès le début j'ai eu le sentiment que Dieu passait au crible les réunions dans le Kent, et quand cela sera convenablement accompli aux yeux de Dieu, il y aura la paix. Mais le mal qui était à la racine de tout cela, outre un esprit de parti qui existait depuis longtemps, était qu'il y avait des frères et sœurs, et de chers frères et sœurs qui, et je crois que c'était un manque de foi, jugeaient que c'en était fini des frères, que Londres était fini, et qu'ils devaient, se tenant sur un terrain plus élevé, commencer tout à nouveau comme un nouveau corps. Maintenant j'admets que les frères sont tombés dans un bas état, endormi et mondan, mais je ne pense pas que c'était de la foi de penser que le Seigneur ne pourrait pas les réveiller, ni que c'était de la grâce de se considérer eux-mêmes comme la crème de tous... Je ne peux pas dire, aussi pénible et humiliant que cela soit, que je regrette que ce criblage soit survenu. Il provient de la main de Dieu parce que dans Sa grâce Il en voyait le besoin... Quoique je reconnaisse dans le parti qui se met sur le terrain de la pureté beaucoup de chers et véritables saints, auxquels même pour certains je suis attaché personnellement, et que je reconnaisse leur droiture comme étant le principe directeur de leurs vies, je ne crois pas que la foi ou la grâce ont été la source de la prétention dont je parle. L'ennemi a profité du mal, je l'admets, pour produire cette prétention et le schisme de cœur, variant je le reconnais en degré et en forme. Je juge toujours la manière d'agir d'Abbot's Hill comme ayant été entièrement méchante, et je n'ai pas vu que la conscience a été atteinte... Je crois que Dieu travaille, mais Il ne guérit pas légèrement la plaie de la fille de Son peuple, comme dit Jérémie (6:14; 8:11). Je ne crois pas que la précipitation à agir soit le chemin de Dieu. Je recherche que les consciences soient touchées et ainsi la racine du mal; alors il y aura de l'humilité et le chemin sera clair.

Letters of JND, Vol. 3, p. 96 <53083E>

Belfast, Juin, 1880 — Cher..., ... a commencé à rompre le pain ... est très troublé: je ne peux pas dire que cela m'ait troublé, moi. Je ne pouvais pas leur demander d'aller à A. H. avant qu'ils aient abandonné leur fausse position, et je pouvais difficilement attendre qu'ils s'abstiennent indéfiniment, et s'ils ont agi en commençant avec précipitation après ce qu'a fait A. H. il n'y avait pas d'autre solution que ce que Dieu pourrait ouvrir. Mais il n'y a pas eu le sobre examen de tout devant

Dieu dont nous avons toujours besoin, et dans une certaine mesure, il y avait la prétention de commencer quelque chose de nouveau. ... m'a parlé d'une réunion de prières qu'ils ont eue à Londres; mais j'ai répondu que je n'avais rien contre une réunion de prières; mais que je ne pouvais pas être un parti contre un parti, même pour résister au mal. Tout s'arrangera, mais je crains, quant aux hommes, qu'ils recherchent leur propre aise, plutôt que de s'attacher simplement à Dieu pour tout.

Que le Seigneur soit avec vous! C'est Lui qui travaille, et Son Père aussi. Puissions-nous nous appuyer continuellement sur Lui!

Letters of JND, Vol. 3, p. 98 <53085E>

Dublin, 1er Juillet 1880. à J.B. Parkins. Mon cher frère, En ce qui concerne la division, je suis aussi ferme que possible... J'ai écrit que je n'irais pas plus avec un parti contre le mal que avec le mal lui-même, et j'ai cité Esaïe 8:12-13. Je le savais avant de partir pour la France, mais je l'ai trouvé beaucoup plus avancé que je n'en avais conscience lorsque je suis rentré. Je ne crois pas que ce soit ni de la foi ni de la piété. Je suis absolument conscient des ressorts qui s'y sont impliqués. Ce pourrait être encore la question de savoir si Dieu va rejeter les frères: s'Il le fait, certainement je ne m'y associerais à aucun parti. Je sens depuis longtemps que le parti qui affirme être celui qui est pieux c'est celui-là qui est à craindre. Ils sont éprouvés par le mal, je l'admets, mais ce n'est pas la foi... Il suffit de dire que je ne veux rien avoir à faire avec aucune action partisane sinon pour la rejeter. Mais la conclusion à laquelle on est arrivé à Cheapside n'a favorisé aucune action de ce genre.

Letters of JND, Vol. 3, p. 99 <53086E>

Dublin, juillet 1880 à G.J. Stewart. Mon cher frère, Je suis toujours content de savoir quelque chose de vous quoique je sois un mauvais correspondant, et, je suppose que c'est à cause de la grande quantité de travail que j'ai devant moi et qui me préoccupe...

La vie spirituelle a besoin d'être cultivée; c'est ce que nous devons rechercher, afin qu'il y ait un vrai témoignage. Les frères en Angleterre sont un peu réveillés, mais nous avons encore beaucoup à rechercher que l'Esprit de Dieu et la vie de Christ puisse pénétrer les masses. Pour cela ce ne sont pas seulement les privilèges de l'Église qui doivent être présentés, mais Christ Lui-même. Ces privilèges sont justes, ils sont nécessaires pour nous éclairer au sujet de l'état mélangé de mort du nom de chrétien, et cela ranime nos espérances; j'insisterai toujours là-dessus, c'est ce qui m'a fait sortir; mais ce n'est pas ce qui entretient la vie et fait grandir les affections. «Celui qui me mange vivra de moi». Il n'y a que cela qui donne la simplicité de l'œil et dirige les pensées vers son objet. Cela n'est jamais dit de l'Église, mais de Christ. Il est tout. «Christ est tout et en tous» — «tout» comme objet, «en tous» comme puissance de vie pour Le goûter et pour connaître le Père.

Par la grâce de Dieu, j'ai passé un temps heureux en Irlande, et à Dublin j'ai trouvé une grande soif de la Parole. Les frères ont montré beaucoup d'intérêt à sa présentation; en fait, c'est ensemble que nous l'avons trouvée ainsi. Le Kent reste indécis, mais je n'en ai pas entendu parler depuis que ... a commencé à rompre le pain. Ce n'est pas ce qui, en soi, me préoccupe mais qu'il y ait un parti qui ait raison en désirant le bien, tout en prétendant instaurer quelque chose de nouveau et de saint, et, je le pense, méprisant la patience de Dieu pour ce qui, je l'admets, a grandement failli; mais je pense qu'il faut considérer que ceci, comme tout le reste, est dans Sa main; et je ne vois pas qu'ils soient conduits par Dieu. Je ne crois pas que ce soit de la foi. Il faut que j'apprenne, par eux, pour moi-même, pour que la patience ait son œuvre parfaite. Après tout, Dieu continue à bénir en dépit de tout. Je crains le monde; et il faut que la puissance de l'Esprit cimente et nourrisse de Christ, de sorte que l'Objet et la puissance lie tout ensemble et que la vérité soit répandue par un témoignage divin. Il nous faut regarder à Son travail.

C'est très réconfortant de penser qu'Il a toujours raison et qu'Il fait toutes choses bien. Il aime l'Église, et au milieu de toutes nos défaillances,

Il continue Son travail de grâce en amour envers elle, pour Se la présenter «à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable.» Et, individuellement, un tel souverain sacrificateur nous convenait, «saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs, et élevé plus haut que les cieux», cependant nous n'en avons pas un «qui ne puisse sympathiser à nos infirmités, mais nous en avons un qui a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché.» C'est là que nous sommes chez nous, oui, entrons-y hardiment; mais nous sommes sanctifiés ici par l'Esprit pour la place qu'Il nous a préparée en y entrant Lui-même, et nous sommes exercés et aidés ici par une sympathie et une grâce qui, si elle trouve en nous de la dépendance, est un soutien vivant et béni et cela nous donne une grande confiance. Nous pouvons compter sur Lui; Il aime l'Église maintenant comme toujours, et quoique nos cœurs soient faibles, combien de fois j'ai vu Sa main agir lorsque tout semblait sans espoir. Comme on le dit: l'extrémité de l'homme est l'opportunité de Dieu, et c'est bien vrai, même dans nos âmes où, pour avoir la délivrance, il faut que nous ayons appris que nous ne pouvons pas nous délivrer nous-mêmes. La paix soit avec vous.

Votre frère affectionné en Christ.

Letters of JND, Vol. 3, p. 115 <53097E>

Cher Mac Adam, J'ai pensé bien faire en vous envoyant ma réponse à M. H.J. Jull qui m'écrivait pour m'annoncer qu'il se séparait des frères. Quoique cela me fasse de la peine pour lui, je reconnais que ce n'est pas un mal que le système dont il est l'expression soit arrivé à un aboutissement. Le mal était apparent pour moi depuis longtemps.

Perth, 22 septembre 1880. Cher (H.J. Jull)

Vous ne savez rien de mes relations avec Abbot's Hill, ni ce que je leur ai dit ou écrit, mais ce n'est pas ce dont il s'agit maintenant, mais de la position que vous avez résolument prise...

Vous jugez maintenant ouvertement tout l'ensemble des frères comme indignes que vous soyez associé avec eux, en raison de leur état, tandis que vous vous réservez le droit de choisir quelques assemblées ou quelques individus que vous reconnaissez. Vous et ce parti êtes caractérisés par la sainteté et la vérité qui sont le propre du précieux témoignage que Dieu a confié aux frères, au moins par l'amour pour Lui et par la fidélité à Lui; le reste, vous le considérez en bloc comme indigne.

Eh bien, je n'ai pas pu constater que ceux qui prétendent à cela soient plus saints ou caractérisés davantage par ce qui est propre à ce témoignage, ou qu'ils soient plus dévoués, ou qu'ils aient à cœur le bien de l'Église de Dieu. À mon jugement spirituel je n'approuve pas leur position, bien que je reconnaisse plusieurs d'entre ceux dont je parle comme de chers frères. Parmi les milliers de frères dont vous ne savez rien, j'en connais qui marchent dans l'obscurité, et qui sont plus dévoués, plus dépendants de Christ, que ceux qui ont ainsi la prétention de les quitter. Vous admettez que le précieux témoignage de Dieu a été confié aux frères, ainsi c'est seulement sur la base de leur infidélité et de votre plus grande fidélité que vous les quittez. J'admets bien que les frères ont décliné de la séparation du monde qui était la caractéristique de ce témoignage et j'en ai rendu témoignage dans la mesure où Dieu me l'a montré, et aussi que les troubles qu'il y a eus à Londres ont largement réveillé les consciences, et je puis ajouter que je n'ai jamais rencontré dans toutes mes visites un aussi grand appétit pour la Parole. Mais tout cela était entièrement devant moi, bien avant que ne surgisse le cas de J'ai pesé devant Dieu, avec bien plus d'anxiété que je ne puis le dire ici, la question de savoir si je devais quitter les frères, et de ce que je devais faire. J'ai senti clairement que ce n'était pas la foi — «l'homme à gages s'enfuit» — et je suis resté où j'étais, quoique, pour certains côtés, plus isolé. Je n'ai pas remarqué que ceux qui se sont placés sur le même terrain que vous aient avancé en sainteté et en spiritualité, mais plutôt le contraire, et je suis convaincu que c'est le chemin de la prétention et non celui de la foi. Cette question a été entièrement devant moi et réglée avant qu'aucune des questions particulières ne sur-

gisse, quoique partiellement occasionnée par ce qui a produit comme résultat quelques-unes de ces questions particulières. C'est pourquoi, ayant examiné les choses de manière complète, je rejette comme étant du mal le terrain que vous avez pris. Si le mouvement auquel vous vous joignez devait faire éclater les frères — et j'ai pensé à tout cela — votre parti, si je devais me joindre à l'un d'eux, (ce que je ne pense pas que je devrais faire) serait, je le pense, le dernier avec lequel je serais; en fait, je n'y penserais même pas, il est trop prétentieux pour moi. J'ai senti que les frères sont arrivés à un bas état, mais j'ai aussi senti que mon chemin c'est de les servir là. Vous avez jugé qu'ils sont dans un état désespéré, irrémédiable, et que Dieu les a jugés indignes de Son témoignage. Dieu jugera qui Il accepte dans ces conditions. Si Dieu ne les a pas jugés ainsi, vous avez évidemment tort. Et s'Il les rejette, je ne regretterai pas d'avoir cherché à les servir, et Lui aussi, dans leur bas état.

Je n'entre pas dans les détails au sujet de ..., là n'est pas la question. Vous affirmez: «Je ne suis pas libre de m'associer à eux car je sens ma grande responsabilité vis-à-vis du Seigneur et des frères.» Je crois que, sous l'influence d'un mauvais système, vous n'avez pas été capable de résister à l'effet de l'insistance de A.H. et de ce qui lui était associé. Vous ne pouvez pas être surpris que j'agisse envers vous selon vos propres affirmations, et que, en même temps, je rejette de toutes manières le système sous l'influence duquel vous êtes. Je garde pour moi-même le droit de communiquer cette lettre de toutes manières que je jugerai à propos, puisqu'elle concerne beaucoup de gens à part vous. Je laisse entre les mains du Seigneur le jugement de la question et du bon chemin.

Votre frère affectionné en Christ.

Letters of JND, Vol. 1, p. 86 <51043E>

1845 * * * J'écris ceci plutôt à cause de l'importance du sujet qu'en raison de circonstances spéciales du moment. Je veux parler du fait de quitter une assemblée ou de dresser, comme on le dit, une autre table. Je ne suis pas aussi effrayé de la chose que quelques autres frères, mais je dois développer mes raisons. Si telle ou telle réunion dans la localité était l'église, la quitter serait se séparer de l'assemblée de Dieu. Mais, quoique là où deux ou trois sont assemblés au Nom du Christ Il est au milieu d'eux, et que la bénédiction et la responsabilité de l'Église y sont aussi en un sens, si des chrétiens émettaient la prétention d'être l'Église, ou accomplissaient quelque acte positif manifestant cette prétention, je devrais les quitter à cause de cette fausse prétention qui ne serait que la négation du témoignage que Dieu nous a appelés à rendre à l'état de ruine actuel. La table dressée ainsi aurait cessé d'être la table du peuple et du témoignage de Dieu, au moins d'une façon intelligente. Cela pourrait être une prétention mauvaise ou de l'ignorance; cela pourrait demander de la patience si c'était dans l'ignorance ou s'il était possible d'y porter remède, mais je crois qu'une telle prétention est fautive et je ne pourrais pas demeurer dans ce qui est faux. Je considère de la première importance que cette prétention de n'importe quel groupe soit rejetée: je ne pourrais pas la reconnaître un seul instant, parce que ce n'est pas la vérité.

Mais alors, d'un autre côté, un témoignage dans l'unité à la vérité est la plus grande bénédiction possible venant d'en haut, et je pense que si quelqu'un, pour des motifs charnels, se séparait des deux ou trois, qui marchent pieusement, devant Dieu, dans l'unité de l'ensemble du corps de Christ, ce ne serait pas seulement faire acte de schisme, mais ce serait se priver nécessairement soi-même de la bénédiction de la présence de Dieu. Cela se ramène, comme dans tout, à la question de l'action de la chair ou de l'Esprit. Si l'Esprit de Dieu est là, mettant sa sanction sur le rassemblement, celui qui le quitte dans un esprit charnel se prive lui-même de la bénédiction et pêche. Si, au contraire, l'Esprit de Dieu n'est pas là, celui qui quitte un tel rassemblement trouvera la puissance et la liberté de l'Esprit en Le suivant. C'est là la vraie manière d'envisager la chose. Il peut y avoir du mal et que néanmoins l'Esprit

de Dieu reconnaisse le groupe (quoique, évidemment, pas son état), ou tout au moins qu'Il agisse dans ce groupe pour l'extirper. Mais si l'Esprit de Dieu agit, par le moyen de quelque personne fidèle, et que le mal ne soit pas ôté mais continue à y être toléré, l'Esprit de Dieu serait-il avec ceux qui persévèrent dans le mal ou avec celui qui s'en sépare? Ou bien se servira-t-on de la doctrine de l'unité du Corps pour couvrir le mal? C'est précisément la tromperie de Satan dans le papisme et c'est la pire forme du mal sous le soleil. Si la chose, au lieu d'être placée sur la conscience du groupe de croyants, est maintenue par l'autorité de quelques-uns et que le groupe soit méprisé, c'est alors en plus un autre mal qui se joint au premier: le clergé, qui est aussi une constituante du papisme. Quant à moi, je crois que ces différents éléments se sont clairement révélés à Plymouth et je ne peux pas rester dans le mal pour sauver l'unité. Je ne veux pas l'unité dans le mal, mais la séparation du mal. L'unité selon Dieu est toujours fondée sur la séparation, depuis que le péché est entré dans le monde. «Sors» est le premier mot de l'appel de Dieu, et c'est pour sortir vers Lui-même. Si l'on sort seul, cela peut demander plus de foi, mais c'est tout; on sera avec Lui, et cela, cher frère, est ce qui m'importe le plus, quoique je serai très réjoui d'être avec mes frères sur ce terrain. Je ne dis pas que quelqu'un de plus spirituel n'aurait pas pu faire plus ou mieux que moi: Dieu en jugera. Je sais que je suis une pauvre créature, mais qu'à tout prix je dois marcher avec Dieu pour moi-même...

Supposons que le cléricalisme soit si fort que la conscience du groupe n'agisse pas du tout, même après y avoir fait appel. Est-ce qu'un simple saint qui n'a peut-être aucune influence pour redresser quoi que ce soit, à cause précisément de ce mal, doit pour cela rester avec ce mal? Quelle ressource a-t-il?

Je suppose un autre cas: le mal continue avec les prétentions charnelles et un bas état de choses de tous côtés. Quelques-uns se saisissent d'un mal particulier qui blesse leur chair et se séparent. Pensez-vous que l'atteinte à l'unité en sera guérie? Jamais. Tous ont tort. Et cela arrive souvent. Mais, dans de tels cas, le Seigneur est toujours au-dessus de tout. Il châtie ce qui n'est pas de Lui dans une telle séparation, et montre la chair en détail même là où, dans une grande part, on a cherché Son Nom. Si les séparés agissent dans la chair, ils ne trouveront pas la bénédiction. Dieu gouverne dans ces choses, et reconnaîtra la justice là où elle est, même si elle n'a été qu'en partie. Ils ne prospéreraient pas s'il en était ainsi; mais ils pourraient rester une honte et un chagrin pour ceux qu'ils auraient quittés. Si c'est simplement l'orgueil de la chair, tout sera bientôt réduit à néant. «Car il faut aussi qu'il y ait des sectes parmi vous,... afin que ceux qui sont approuvés soient manifestés parmi vous.» 1 Cor. 11:19. Si en quelque manière cela s'est produit, le Seigneur, parce qu'Il aime, ne laissera pas les choses tant que le mal n'aura pas été ôté. Si je n'agis pas avec Lui, Il m'humiliera aussi dans l'affaire (et je n'aurai qu'à lui en rendre grâces). Il aime l'Église, Il a toute autorité dans les cieux et sur la terre, et Il ne lâche jamais les rênes.

Je n'ai pas rompu le pain, ni ne dois le faire, jusqu'à la dernière extrémité: et si je le faisais, ce devrait être en témoignant le plus complètement et le plus ouvertement que je ne reconnais pas du tout les autres comme étant alors la table du Seigneur. Je pense que leur position est plus mauvaise que celle des groupes sectaires car ils ont plus de prétention à la lumière. «Maintenant, vous dites: Nous voyons» (Jean 9:41). Mais je ne pourrais pas cesser (et que Dieu m'en garde!) de prier continuellement pour eux et avec d'autant plus de ferveur, afin qu'ils puissent prospérer par la plénitude de la grâce qui est dans le Christ pour eux...

Quelques principes quant à la séparation. Lettres de J.N.D.

Messenger Évangélique 1917, p. 396:

J'accepte de cœur, cher frère, le titre sous lequel vous me faites vos observations. Il y a un point qui me semble être d'une importance assez grande pour le relever. «Où est,» dites-vous, «celle de nos assemblées qui ne renferme des vases à déshonneur? Paul fait évidemment allusion à l'église où travaillait Timothée à qui il écrivait.» L'apôtre ne parle pas dans cette seconde épître d'une église où Timothée travaillait. L'épître ne s'occupe pas des soins donnés à une église où aurait été Timothée, ni d'une église en quelque manière que ce soit. Dans le passage du chapitre 2 il s'agit des élus et de tous ceux qui font profession d'être chrétiens, à l'occasion de faux docteurs qui renversaient la foi de quelques-uns. Ce chapitre parle de la chrétienté sous la figure d'une grande maison, et aussi des dangers des derniers jours, etc., non de l'état d'une église. Il ne paraît pas, du moins il n'y a aucune preuve, que Timothée fût à Éphèse. Tychique y avait été envoyé (4:12.) Au reste, la chose importante est que, dans l'épître, il ne s'agit pas d'une église, mais de l'Église, dans son état extérieur sur la terre, composée de gens (ou au moins en ayant dans son sein de manière à caractériser les temps) qui ont la forme de la piété, mais en ont renié la puissance. La doctrine générale de l'épître est que je me détourne de telles gens comme de vases à déshonneur et que je m'unisse à ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur. C'est une direction assez simple.

Mais, en ce qui regarde une église particulière, est-ce que vous resteriez dans un troupeau où l'on permettrait des enseignements blasphématoires et où des personnes imbues de doctrines de blasphèmes seraient reçues? Il ne s'agit pas là d'un faux frère qui s'est glissé en un lieu où l'on est décidé à s'en purifier, mais d'un lieu où l'on accepte une telle marche. Est-ce que vous recevriez une personne qui s'est décidée formellement à marcher ainsi, et qui, de fait, marche ainsi? Aucun mal dans un troupeau ne m'engagerait à le quitter (en supposant l'assemblée sur un pied scripturaire), mais si l'on accepte le mal en ce qui est dans le péché, et je ne peux reconnaître une telle réunion pour une réunion chrétienne. Christ est renié. Des méprises ecclésiastiques ne produisent nullement sur moi une pareille impression; mais je ne saurais accepter qu'une réunion basée sur un principe qui dit que Christ et Bélial peuvent cheminer ensemble, soit sur un pied chrétien, ou qu'une personne qui soutiendrait cela de propos délibéré ou, de fait, s'y joindrait sciemment, pût être reçue comme chrétienne. Le fait qu'un hypocrite est dans une réunion, ou une fausse doctrine qui a trompé le troupeau, peuvent démontrer que le troupeau est faillible; mais l'assemblée n'en est pas moralement solidaire si elle désire de bonne foi se garder pure. Ainsi, il ne s'agit pas de se séparer des églises du temps de l'apôtre Paul, mais de savoir, en un temps où l'église professante est devenue, par la corruption, semblable à une grande maison, comment le chrétien doit marcher. Il me semble que 2 Tim. 2:17 et suivants dirige très clairement cette marche en pareilles circonstances. Je ne connais aucune église telle que celles qui existaient du temps de Paul, mais j'ai des directions claires pour ma conduite quand l'état de l'église professante exige selon la Parole que l'on se purifie de ce qui s'y trouve.

Quand j'ai parlé du Papisme, j'ai dit que l'emploi des épîtres aux sept églises pour montrer que je ne devrais pas quitter un système corrompu, m'obligerait à entrer dans le Papisme ou le Nationalisme. Je ne vois rien dans cette remarque qui ne soit très solide. Si j'étais forcé de choisir, ce qui n'est pas, j'aimerais mille fois mieux être dans le nationalisme qu'accepter Béthesda.

Si vous examinez la seconde épître à Timothée, je suis sûr que vous verrez qu'il ne s'agit pas d'une église, mais de l'état de l'église professante et d'une direction précieuse pour notre conduite, quand l'état